

QUELQUES LIVRES DE CHEZ NOUS

SOUS LE SIGNE DES MUSES ¹

Essais de critique catholique (1ère série)

Voici un nouveau nom ajouté à la liste déjà longue et variée de nos critiques littéraires : le révérend Père Carmel Brouillard, fils de saint François. Nous le connaissons déjà par les *Cahiers franciscains*, la vaillante petite revue très à la page que ce bon Père dirige. Mais, au grand public, qui ignore tant de choses et veut pourtant tout savoir, nous dirons que le Père Brouillard est l'auteur d'essais de critique catholique intitulés *Sous le Signe des Muses*, tout frais sortis de chez Granger Frères, éditeurs, à Montréal.

La critique au Canada français a passé par bien des étapes. D'abord plutôt simple énumération d'auteurs et de dates et prétexte à querelles pour deux pailles en croix, elle se satisfaisait d'évaluer assez arbitrairement les mérites formels et formalistes des ouvrages du crû. Puis vient l'époque de la béate admiration ou de l'éreintement à tout crin. Son défaut essentiel était de manquer d'objectivité. Avouons aussi que la matière à étudier ne se trouvait pas de nature à susciter des chefs-d'œuvre de critique. Nos lettres se transformant peu à peu, les censeurs, pour les apprécier, durent commencer de recourir à l'esthétique, à la psychologie et à l'histoire. Nous sommes maintenant entrés dans une intéressante phase de développement littéraire. Une jeunesse audacieuse et active offre à la critique des ouvrages mieux conçus, d'un art plus complet. Et les auteurs *arrivés*, ne se résignant point à être dépassés par la génération montante, s'emploient à renouveler leur manière, à multiplier,

1. Par le R. P. Carmel BROUILLARD, O. F. M. Librairie Granger Frères, Montréal, 1935.

en les fortifiant, leurs moyens d'expression, et à reviser les normes étroites qu'ils s'étaient trop longtemps imposées. Notre littérature n'est plus seulement le véhicule de pensées, de sentiments et de formes unanimement reçus a priori chez nous. Les cloisons étanches ont été démolies qui nous isolaient du monde. La pensée canadienne-française est devenue perméable. Sa substance est plus riche, plus mêlée, plus raisonnante et raisonnée, ou simplement livrée aux aléas d'une sensibilité exagérée et d'une imagination qui se débride à plaisir. Cela ne va point sans jeter quelque inquiétude en bien des âmes. Le Père Carmel Brouillard parlera bien du « mouvement de conquête prodigieux qui emporte notre jeune littérature », mais toutes les conquêtes ne lui semblent pas louables, et il veut, comme c'est son droit, les examiner du point de vue catholique.

Quels sont les penseurs dont le Père Carmel va approfondir pour nous les textes ? Ces penseurs sont nos poètes ! Et voici la gerbe liée de Nérée Beauchemin, Robert Choquette, Jovette-Alice Bernier, Alfred Des Rochers, Louis Dantin et Lucien Rainier. Le titre de penseurs vous semblera surfait. Cependant, en remontant à la racine des choses, le Père Brouillard dégage facilement, et parfois avec un verbalisme qui ne manque pas de propriétés étourdissantes sinon soporifiques à force d'insistance, le catholicisme et le canadianisme de Nérée Beauchemin ; la jeunesse et l'orgueil de Robert Choquette ; le bolchevisme de la conscience de Jovette-Alice Bernier ; la décadence actuelle et la grandeur ancestrale chères à Alfred Des Rochers, la hantise du surnaturel — n'est-ce pas plutôt du naturel que le Père Brouillard voulait écrire ? — de M. Louis Dantin ; et, enfin, le culte de la versification de M. Lucien Rainier. C'est donc à travers les œuvres de nos poètes que le Père Brouillard poursuit l'analyse des âmes créatrices de pensées et de formes. Il atteint ainsi parfois non plus la seule conscience littéraire, mais encore les tréfonds de la conscience humaine. Et c'est là un dangereux passe-temps.

L'originalité du Père Brouillard ne consiste pas tant à instaurer chez nous une critique à caractère absolument catholique qu'à y apporter un élément personnel. Cette tentative est nécessairement marquée d'un certain flottement. Or, le Père Brouillard est de trempe à s'orienter bientôt plus

sûrement dans la brousse qu'il défriche avec hardiesse et application. Si ses analyses semblent parfois filandreuses et même équivoques, du moins les principes dont il se réclame ont la solidité de Gibraltar et l'intégrité de Rome. Aussi ne craint-il pas de professer que ses critiques sont partiales, puisqu' « elles procèdent du parti pris évident de soutenir une cause ». Et il ajoute :

Elles sont passionnées, et les mots dont elles usent ne transmettent qu'à demi la ferveur de leurs intentions.

Toutefois, elles ont tâché d'éviter l'injustice... Une charité profonde et chrétienne les informe ; et si les mots sont rudes, excessifs, même cinglants, ils jaillissent d'une réalité plus sympathique et plus élargie. (P. 7.)

Nous verrons qu'en essayant d'éviter l'injustice le Père Brouillard n'a pu s'empêcher de commettre quelques maladresses et de manquer surtout de tact spirituel.

Son livre, au texte serré, débordant d'idées et d'aperçus personnels, est l'œuvre d'un critique original nourri de lectures et d'observations sans nombre, tirant profit de tout, au fait des moindres choses, ayant des points de comparaison dans toutes les littératures et chez tous les auteurs, naturellement enclin à la psychologie, poussant jusqu'au bout ses conclusions et les motivant à perdre haleine. Le Père Brouillard accumule, en chaque cellule de son esprit monastique, tant de connaissances profanes qu'on dirait qu'il a une antenne particulière tendue vers le monde. Sa curiosité se plaît aux excursions prolongées, et cela est chez lui d'un élan si spontané qu'on lui appliquerait volontiers ces vers d'une opérette, encore très goûtée ces derniers mois :

Si j'entends, si je vois,
C'est toujours malgré moi !

Mais tout à coup, il se dégage des contingences assemblées comme par jeu de virtuose, et il émet quelques jugements nets, péremptoires, ou il se résume en une formule lapidaire, sans se défendre tout à fait d'un sourire.

Ainsi, le Père Brouillard dira de Nérée Beauchemin :

Il est un sage qui possède sa philosophie paisible et paroissiale,

ou encore :

Le vrai Beauchemin, authentique et lui-même, se définit par la douceur juvénile et implorante, par la sensibilité fine et discrète, sans explosions pathologiques ni rêveries qui tombent à vide, par la préciosité délicate qui pointe jusque dans le titre de son œuvre.

Au sujet des ouvrages de M. Choquette, le Père Brouillard écrira :

Les poèmes que le peuple adopte sont ceux-là que lui transmet la mélodie. Il saura par cœur *la belle Françoise, la Guignolée, l'Envers des Cieux*, et même *O Canada*... ; mais il les sait parce qu'il les chante. Si les poètes veulent pénétrer la classe populaire, ils devront se résigner à doubler leur phraséologie d'une phrase musicale. Le vers pur et sec restera toujours le plaisir délicat d'un nombre restreint d'initiés, comme les figues et les grenades d'Orient ne sont permises qu'à la caste privilégiée des richards. (P. 72.)

Après avoir expliqué en quelle estime il tient les poèmes de M. Choquette, le Père Brouillard conclut que celui-ci

... ne doit pas démissionner devant l'effort. Il possède en lui le gage d'un succès durable ; mais aussi la possibilité d'une chute prématurée. Qu'il le sache. Sa méthode de compléter l'inspiration spontanée par un vers gauche et incolore le perdra ; parce que, s'il est doué d'un poète qui trouve sans chercher, il est, par contre, intérieurement menacé d'un versificateur qui cherche sans trouver. (P. 108.)

Ces pointes de malice dans le jugement exact, notre auteur s'en sert pour donner du piment à sa pensée ; par exemple, lorsqu'il décoche cette phrase à l'auteur des *Masques déchirés* :

La littérature féminine chez nous débute avec Laure Conan ; on espère qu'elle ne finira pas avec mademoiselle Jovette-Alice Bernier.

Et il commente :

La méditation douce et tranquille, largement imprégnée de religion vraie, la sérénité intellectuelle de celle-là contrastent avec l'exaspération loquace de celle-ci, ses emportements aigus, ses nervosités constantes, ses larmes nombreuses. Il y a de l'une à l'autre toute la distance qui sépare la saine inspiration de l'express-

sion fiévreuse de soi-même. Autrefois, au temps de Laure Conan on écrivait pour dire *quelque chose* ; aujourd'hui, on écrit pour *se dire*. (P. 111.)

Et, en cours de route, le Père Brouillard songe « en dépit de suggestions plus charitables, au vocabulaire dont se servent les pathologistes : obsession, rétrécissement de la conscience, etc. » ; il en accablerait mademoiselle Bernier, si seulement il se laissait aller, et il s'écrie pour l'édification des censeurs de la vieille capitale :

La sévérité clinique prononcerait [sic] peut-être un phénomène de monodéisme... , mais la Salpêtrière est passée de mode ; aussi convient-il d'imiter la gentillesse de nos critiques de Québec, qui, eux, parlent de monocorde seulement. (P. 113.)

Ce qui n'empêche le brave Père, sous la bure, de parler à son tour de « cette monotonie du moi » (p. 113) et de « la monodie du thème » (p. 136), qu'il ne manque pas lui-même d'attribuer à mademoiselle Bernier. En quoi les gentils critiques de Québec et le gentil critique de Rosemont se rencontrent.

M. Brouillard va cependant beaucoup plus loin dans sa critique des poèmes de mademoiselle Bernier. Il y relève « les théodicées fantaisistes », « une prière mondaine, une action de grâce au Dieu complice du mal », « l'anémie religieuse », qui s'insinuent dans l'ouvrage de mademoiselle Bernier ; mais son interprétation de quelques textes le porte au delà de son objet.

Le Père Brouillard affectionne M. Des Rochers. Il nous confiera, en commentaire d'une judicieuse pensée de M. Désilets, que les poèmes de M. Des Rochers sont « des sculptures de la réalité ». Et il s'appliquera à faire ressortir toute la plasticité des vers écrits à *l'Ombre de l'Orford*. Il en montrera aussi la « polychromie radieuse » et nous dira que l'« union du dessinateur et du coloriste authentique le peintre véritable ». Après quoi, de même qu'il a souligné la musicalité de Nérée Beauchemin, il affirmera « l'euphonie universelle » qu'on trouve chez M. Des Rochers.

Ah ! comme le Père Brouillard s'attarde à causer du poète de Sherbrooke ! de l'ancien élève du Collège séraphique des Trois-Rivières, qui conserve, au milieu des vicissitudes du

monde, l'empreinte caractéristique de l'esprit de saint François! Et comme nous partageons cette prédilection! Tout Alfred Des Rochers est dans l'amour des humbles, de la nature, de la beauté et dans une foi que rien n'entame.

Le Père Brouillard voit en Lucien Rainier une vivante application de l'aphorisme de Boileau : « Vingt fois sur le métier... » L'étude de ce poète lui permet le déploiement presque infini de ces analyses techniques où il se complaît. Il est vrai aussi qu'il se dégage d'*Avec ma Vie* une particulière suavité des formes mise au service d'une mystique merveilleusement équilibrée.

Mais c'est dans les pages consacrées à Louis Dantin que le Père Brouillard pousse jusqu'à l'extrême ses ressources et ses excès d'analyse aiguë. Le sujet était difficile, et notre critique ne l'a pas traité au petit bonheur. Seulement, il nous paraît qu'il a outrepassé sa manière.

Louis Dantin nous a fait, dans ses livres, de véritables confessions. C'est une âme hautaine et tourmentée. Ce qu'il écrit porte le stigmate de son âme. Je ne suis pas grand clerc, mais il me semble que si, au nom même de la critique catholique, on doit fermement établir des distinctions, des corrections, des mises au point, et condamner ce qui est condamnable, la charité ne perd aucun de ses droits. Le cas pathétique de M. Dantin ne saurait être traité avec insistance ni indiscrétion. L'enseignement que nous avons reçu dans nos familles, si profondément chrétiennes, a toujours été qu'il faut prier pour le lévite qui se trompe et ne point faire de publicité à ses erreurs. Le Christ est encore notre maître en charité, et c'est lui qui a prononcé ces mots d'une vérité si humaine et si surnaturelle : « *Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre!* » Il y a des replis de conscience qu'on ne touche pas. On les abandonne à la lumière et à la grâce de Dieu. En outre, lorsqu'un prêtre, surtout un moine, met si vivement en cause un de ses frères au service de Dieu, cela ne tourne qu'au scandale des chrétiens.

Que tout cela nous éloigne de la critique catholique et de l'esprit de saint François tels qu'on nous les avait montrés jusqu'ici! C'est un mesquin et puéril procédé que de monter en épingle, — et avec quel frémissement d'aise! — certains vers de M. Dantin, pour en tirer un certain effet.

Comme pierre de touche à ce que je dis, je m'en rapporte à ce qu'eût été le jugement sur ce point d'un ami que j'ai longtemps pleuré et dont la pensée, la vie, les lettres sont restées mes conseillers intimes. Il s'appelait le Père Victorin de la Ruelle, franciscain de notre maison québécoise de l'Alverne. En lui se confondait tout ce que Dieu a créé de plus noble et de plus juste dans un cœur de prêtre. A trente-deux ans, il mourut au pied même de l'autel où il venait d'officier, sachant qu'il allait mourir et ne refusant point de donner ses dernières forces pour Dieu et ses consacrés. La parole avec laquelle s'exhala son dernier souffle s'adressait à ses jeunes frères qui venaient d'être ordonnés à la prêtrise : « *Sacerdos est alter Christus!*... » L'image du Christ dans le prêtre est ineffaçable, et a un caractère éternel. Elle doit nous tenir en respect, sans égard à l'homme.

Le Père Victorin de la Ruelle, aussi catholique que quiconque, n'aurait pas écrit à la façon du Père Brouillard le chapitre sur Louis Dantin, quoiqu'il eût comme nous admiré tant d'autres pages d'un livre qui fait époque dans notre petit monde canadien-français de la critique littéraire.

VISAGES DE MONTRÉAL¹

Détrompons-nous. Ce livre au titre déroutant n'offre rien qui puisse, même en surface, indiquer aux profanes ou rappeler aux initiés ce qu'est au juste Montréal : Montréal, pourtant, le centre économique et culturel de la province, la métropole du Canada, la deuxième ville française du monde, le théâtre, le carrefour, et le point, névralgique encore, d'une épopée si largement humaine, où les deux plus hautes civilisations modernes, d'abord affrontées dans la guerre, s'unissent dans la paix, jalouses de leurs qualités propres, et tentent de s'harmoniser, sans toutefois s'absorber l'une l'autre, de telle sorte qu'en l'accord voulu on distingue toujours les deux notes fondamentales.

C'eût été là un sujet capable de séduire un écrivain d'une autre trempe et d'un autre tempérament que Mlle Marie Le Franc. Chez elle tout se ramène plutôt à la perception et à la transposition, sur le plan littéraire, de faits particuliers d'ordre physique et psychologique auxquels les

1. Par Marie Le Franc. *Les Éditions du Zodiaque*, Montréal, 1935.

sens les plus subtils d'une grande artiste trouvent de secrètes et profondes correspondances.

Sept chapitres, sans lien aucun entre eux, sauf que l'on reconnaît vite qu'ils sont de main d'ouvrier, composent l'ouvrage de Mlle Le Franc. Ils s'intitulent : *Randonnée*, *Épaves*, *Amazone*, *Florence*, *Camarades*, *Ames étrangères* et *Annabel*.

Randonnée est un tableau mouvant de nature, dans lequel trois personnages, trois visages de Montréal, nous apparaissent : l'auteur et ses amis de rencontre, Elfie et Cavalier. Ils partent tous trois accompagnés du chien Kilty, confiant leur sort à la petite auto Widgeon. Et les voilà en route vers le lac de la Mer Bleue, ou Blue Sea Lake, comme affectionne de dire Marie Le Franc. Ils s'installeront chez Saint-Loup, autre visage de Montréal, et pousseront jusqu'au fond des bois leur belle excursion.

Le paysage est radieux. Marie Le Franc l'intègre dans son récit, avec cette manière de peindre qui n'est qu'à elle, et qui éveille en nous un rythme passionné d'images. Elle bouscule vraiment toutes nos habitudes d'imaginer. Ce qui serait défendu à un écrivain ordinaire est permis à Mlle Le Franc. Elle a son ordre, son style, ses cadences, ses ellipses, ses crases, ses hardiesses, ses outrances, ses prodigieuses réussites verbales ; tout cela bien à elle par droit de nature et par droit de talent. On pénètre vaguement inquiet sous ses arcanes descriptives. A chaque détour, elle fait briller et éclater quelque chose, non pas sous nos yeux ou à nos oreilles, mais en nous, comme si elle possédait la merveilleuse puissance de créer chez les pauvres lecteurs que nous sommes une atmosphère rare qui aussitôt nous transforme.

Randonnée ne s'analyse pas. Il faut se faire à ces pages et se laisser vaincre, ou ne pas les lire du tout.

Épaves, c'est l'histoire de quelque prince russe, à moitié français, réfugié à Montréal avec sa cousine. Plein d'orgueil, Stépanovski n'a pas cependant la fierté de ne point vivre aux crochets de sa parente. Mlle de Chantenay s'use à la peine. Et un jour, nos deux épaves quittent Montréal pour l'Europe, d'où elles n'auraient jamais dû venir.

Ces caractères pitoyables sont bien étudiés. Et je ne sais quelle navrance nous étreint en terminant le chapitre. Marie Le Franc excelle à jouer sur les nerfs et à leur faire rendre

des vibrations qui se prolongent longtemps après que le livre a été fermé.

Stépanovski est esquissé en quelques traits rapides :

Le prince enlevait son bonnet de fourrure. Dépouillé de lui, il ne perdait guère ni de sa hauteur, ni de son allure, car la brosse de ses cheveux, compacte, luisante, militaire, dressait sur son front une sorte de coiffure de boyard.

On ne voyait pas ses yeux, à cause du lorgnon à verres fumés qu'il portait. Le col de sa pelisse retenait de la neige. Il s'assit sur une chaise à dossier raide et attendit, gardant à la main sa canne. Il n'avait enlevé qu'un de ses gants, de fil gris aussi, laborieusement repris à petits croisillons auxquels l'œil se prenait. Il y avait de l'oiseleur dans ce prince. Il tenait, dans un geste de grand fauconnier, ce poing ganté de gris haut levé, appuyé sur le jonc à bande d'argent. (Pp. 36-37.)

Et voici la cousine, humble et serviable, pour donner tout l'avantage à Stépanovski :

La voix s'éteignit dans une sorte de rire où se mêlaient la fierté et l'attente. Une femme, ayant prononcé ces paroles, s'effaça. Elle cessait d'exister du moment qu'elle les avait dites. Le silence joua le rôle d'une eau qui se referme sur une noyée. Son rire monta quelque temps dans l'air comme une dernière bulle. (P. 35.)

Dans *Amazone*, nous trouvons deux autres des visages de Montréal chers à Mlle Le Franc : Jeannine et Théo, petit ménage français des plus saugrenus. Ici encore, c'est la femme qui est le personnage sympathique. Dans la galerie des dévouements montréalais de Marie Le Franc, Jeannine et Mlle de Chantelay sont des as.

Théo, agent d'assurances, viveur, ancien officier de cavalerie, est marié à la plus fidèle des femmes. Celle-ci, bien prête à se sacrifier en tout, n'a qu'une faiblesse : celle de monter à cheval. De là son nom bien trouvé d'Amazone.

Elle se dirige vers Hill-Park, situé sur le cratère d'un ancien volcan. Là elle est chez elle. Ou plutôt, on est chez soi, entre hommes, car il n'y a guère que des cavaliers qui fréquentent The Hill. Elle les connaît tous. Elle les estime en raison directe de leurs qualités de horsemen. Elle sait les défauts de chacun : l'un a la main comme ceci, l'autre l'assiette comme cela. Et les genoux ! Il n'en est pas qu'elle ignore. Un beau cheval compte encore plus qu'un bon cavalier. Quand les deux sont matchés, comme elle dit dans son langage bilingue (?), c'est du ravissement.

Il est question surtout de chevaux entre gens du Hill. Il est question de femmes aussi, de poker, de Bourse, d'affaires. Jeannine, qui méprise les potins de five-o'clock, prend plaisir à ceux qui s'échangent à la même heure au sommet du parc. Tout cela s'épure au crible des feuilles. Un bon galop et tout cela est secoué sur le sable des allées. On est mieux sur une croupe de cheval que dans un fauteuil... Les jours où le froid pique, on passe un doigt ganté sous le bout de son nez. (Pp. 82-83.)

Elle monte en tram, décoche par distraction un sourire au conducteur immobile, dont le rôle est de laisser tomber un regard en poinçon sur la boîte aux tickets et qui se distrait en crachant sur le pavé au moment où s'ouvre la porte automatique. Le conducteur a l'âme retournée par ce sourire. Jeannine en oublie de glisser dans la boîte le ticket tout préparé dans sa main. Il servira au retour. Elle passe devant, vacille sur ses pointes, s'agrippe à une courroie de porcelaine. (P. 87.)

Théo s'est acoquiné à Bobette. Un soir, où il trouve la place prise par un officier de Toronto, il fait du chahut, frappe son rival, est cueilli par la police et ramené chez Jeannine. Jeannine console son mari et reconforte même doucement Bobette, le lendemain. Elle a une conception bien personnelle de la morale.

Cette nouvelle d'une psychologie vive forme la meilleure partie du recueil de Mlle Le Franc. Elle est remplie de détails pittoresques et s'enlève prestement.

Mademoiselle Le Franc y assemble des traits jamais cruels pour illustrer quelques échantillons de notre pauvre humanité. Sa touche est fine et sensible, non pas sentimentale.

Florence est un visage plus mollement dessiné. Cette lecture nous laisse l'impression de quelque chose entrevu dans le brouillard et qui se dérobe à mesure qu'on le veut saisir.

Après des années d'absence, Mlle Le Franc rentre à Montréal. Elle a tout à fait oublié son amie Florence, quand ce visage d'autrefois lui redevient présent. L'auteur apprend que son ancienne élève a perdu son mari, un suicidé à la mode, en temps de crise, dans son garage, par l'oxyde de carbone. Mlle Le Franc craint de ne plus voir qu'une image déformée de Florence. Elle quitte la maison, où elle vient de sonner, sans même laisser son nom.

Et l'on reste troublé et insatisfait.

Camarades nous présente quatre jeunes hommes et deux jeunes filles réunis dans un salon. L'un des hommes est un conférencier français. Les autres personnages sont des Canadiens français. Enfin, voici des visages de chez nous... Ils ne sont pas les plus intéressants du livre ; du moins ils s'éclairent de quelques reflets d'intelligence, de culture et de beauté. Marie Le Franc est allée au plus court. Il est évident qu'au moment où elle a écrit les premières esquisses de ses *Visages de Montréal*, elle ne nous connaissait pas encore beaucoup. Mais à ceux de nous qu'elle a connus, elle ne manque pas de montrer de la sympathie. Comme le conférencier Duc Lurcain, elle reconnaît que notre compatriote Marie-Louise est « épatante de toutes les façons. Intelligente, lettrée, artiste... » Avec Lurcain aussi, notre auteur « s'émerveille de trouver dans la bogue blanche de ce pays ce brugnon de Provence ».

Elle la regarde, assise en face, ... en contre-bas. La lumière éclaire la massive chevelure brune aux reflets fauves, le front poli, les joues en forme d'olives, appuyées sur le menton fin, et surtout ses yeux étonnants... Comment fait-elle, dans ce pays si blafard, pour être si dorée ? On se la représente étendue sur une pelouse, au soleil. Elle est habillée d'une petite robe de rien qu'elle a confectionnée elle-même, blanche, qui tient toute seule sur son corps élané. Elle l'appelle sa robe de tennis. A son cou, collier de pierres du Niagara, lunaires, que sa peau anime. Elle pourrait, en effet, jouer au tennis avec cette robe, ou dîner chez Sir Arthur. (P. 159.)

Ames étrangères contient le portrait d'un homme et d'une femme qui s'aiment et demeurent inconnus l'un à l'autre, dans l'éternel malentendu humain. C'est le chapitre qui m'a le plus remué, parce que, outre l'analyse d'un cas très spécial, il renferme un accent profond sur lequel on ne se méprend guère et, enfin ! des idées plus générales. Ainsi, dans ces passages, l'on découvre quelque chose de la psychologie ethnique anglaise :

J'hésite à parler de vous. Votre pudeur anglo-saxonne, je devrais dire votre paralysie sentimentale, se communique à moi. (P. 173.)

.....

Vous ressemblez à une vaste maison d'une seule pièce. C'est quand on essaie d'en faire un appartement moderne à petites chambres qu'on ne vous retrouve plus. C'est quand on cherche à la transformer selon ses goûts, à vouloir y apporter des améliorations pour s'y installer, qu'on se trouve face à face avec vous, l'ombrageux propriétaire. Il faut se contenter de la maison telle qu'elle est.

Je reconnais en vous votre pays, je retrouve en vous ses méthodes, sa tranquille et innocente manière d'imposer sa loi. (P. 185.)

Annabel clôt le volume sur l'histoire d'une névrosée qu'on renvoie mourir en Angleterre. C'est très simple, fort triste et fort douloureux.

Mlle Le Franc a composé la plupart de ses visages de Montréal à l'ombre de l'Université McGill et dans le rayon d'influence qu'exercent chez nous Westmount, Londres, Paris, Lille, la Russie blanche, etc... A la vérité, s'il finit par ressortir de son livre une apparence quelconque de Montréal lui-même, c'est la ville cosmopolite et essentiellement *coloniale*. Voilà un point de vue britannique et pan-européen qui nous offense. Nous en ressentons toute l'injustice et ne pouvons rien là-contre, si ce n'est affirmer qu'il est faux parce que partiel et partial tout ensemble. Il ne caractérise pas Montréal ni les Montréalais, mais plutôt des Européens pour qui notre métropole n'est qu'un commode pied-à-terre.

Un tel livre, signé d'un tel nom, ajoute peu à la gloire de son auteur ni surtout, et nous verrons aussitôt pourquoi, à la pureté de la langue française. Heureusement qu'il porte en maints endroits les traces de la bonne griffe à quoi l'on reconnaît le maître-imagier, Marie Le Franc. Tour personnel de la composition, vie intérieure presque subconsciente des sujets, art prestigieux du style, magie incantatoire des mots inimitablement disposés, tout Marie Le Franc est là, qui analyse l'âme, les nerfs, le paysage, en les recréant sous sa plume, non pas comme des choses, mais comme des êtres qui fatalement nous obsèdent et nous possèdent toujours davantage, à mesure que l'auteur leur donne sa couleur, sa lumière et son alacrité subjectives.

Un aveu échappe à Mlle Le Franc, au chapitre d'*Annabel*. Le voici : «... A l'époque où je réunis tout ce que je possédais de dollars pour aller à la découverte de l'Ouest canadien, puisque l'Est ne m'avait rien offert que de banal. » (P. 220.)

Ces lignes nous expliquent bien pourquoi l'auteur n'a généralement trouvé d'intérêt qu'à des visages à la fois étranges et étrangers chez nous pour en former son œuvre.

L'artiste a le droit de choisir, et Mlle Le Franc jouit de toutes les prérogatives que lui confèrent une transcendante personnalité littéraire universellement reconnue.

Hélas ! ce droit l'autorisait-il, en plus du reste, à cribler son texte français de vocables anglais qui sont pour nous autant d'épines aux ronciers ? Cela fait plus chic, plus exotique pour les lecteurs d'outre-mer ? Peut-être. Mais cela blesse la langue française qui a, elle aussi, des droits, que doit respecter même une artiste de France. Nous voulons bien parler et bien écrire l'anglais, et nous y réussissons mieux que convenablement. Nous apprécions toutes les beautés de cet idiome et des lettres où s'expriment de si puissants génies. Seulement, chaque chose à son heure et à sa place. Ne parlons qu'une langue à la fois. Si nous abondions dans le sens de Marie Le Franc, dans moins de vingt-cinq ans le français serait mort et enterré en Canada. Il y a de mauvais exemples, de si haut qu'ils partent, que nous ne pouvons suivre. Si Mlle Le Franc sait les équivalents français des termes anglais qui abondent dans son livre, pourquoi ne les emploie-t-elle pas ? Si elle ne les connaît pas, pourquoi ne les cherche-t-elle pas ? S'il n'y en a point, pourquoi ne pas en créer, avec toute l'autorité et le sens inné de la langue que doit avoir une Marie Le Franc ?

L'un des visages canadiens-français de Montréal que Mlle Le Franc n'a pas aperçus, et l'un de ceux qui représentent le mieux la noblesse de notre race, M. Édouard Montpetit, a prononcé ces fortes et utiles paroles : « *Il faut aimer les mots de la langue française, pour les prononcer avec une sorte de piété.* » Et un autre de nos maîtres, le Père Lamarche, commentant ces paroles, s'est écrié, dans une lucide étude sur notre accent canadien : « Quand vous dites : Je vais me promener au jardin, il faut aimer ces mots-là, qui sont en eux-mêmes plus beaux que la promenade et plus beaux que le jardin. Et, si on prétend les aimer, il faut commencer par ne pas les estropier ni leur faire aucun mal ; et les nouer ensuite comme un bouquet, ce qui veut dire y mettre l'accent. »

Vous entendez, chère artiste qui nous comprenez mieux maintenant : *plus beaux que la promenade et plus beaux que le jardin !* plus beaux aussi que les visages qui ne veulent point s'éclairer de leur sourire français.

Serait-ce donc alors une erreur de croire que votre dernier livre est formé de notes prises il y a longtemps, avant qu'une sympathie plus généreuse et une intelligence plus parfaite du Canada français vous aient faite nôtre ?

Maurice HÉBERT.